

# La pensée est-elle contenue dans le langage?

<https://www.letemps.ch/sciences/pensee-estelle-contenue-langage>

Suite de notre série d'été: selon les scientifiques, les mots suggèrent toujours plus que la pensée qui les a fait naître

« Me promenant en ville, l'autre jour, j'ai entendu tout à coup un miaulement plaintif au-dessus de moi. J'ai levé les yeux. Sur le bord du toit se trouvait un petit chat ».

Il suffit de lire (ou d'écouter) ce début d'histoire pour « voir » aussitôt la scène: le toit, le petit chat, le promeneur qui le regarde. A quoi ressemble ce chat? Peu importe qu'il soit blanc ou noir, le mot renvoie à ce que tout le monde connaît: un animal à quatre pattes, une queue, des oreilles pointues, des yeux ronds, qui miaule (et parfois ronronne).

Mais sans l'existence d'un mot général qui désigne tous les types de chats – roux, noirs, blancs, tigrés, assis ou debout, gros ou maigrelets... –, aurait-on une idée générale de l'espèce « chat »? Notre monde mental ne serait-il pas dispersé en une myriade d'impressions, de situations, d'objets tous différents? Deux conceptions s'opposent à ce propos.

La plupart des philosophes, psychologues et linguistes, au début du XXe siècle, partagent cette idée: le langage étant le propre de l'homme, c'est lui qui donne accès à la pensée. Sans langage, il n'y aurait pas de pensée construite: nous vivrions dans un monde chaotique et brouillé fait d'impressions, de sensations, d'images fugitives.

C'est ce que pensait Ferdinand de Saussure, le père de la linguistique contemporaine, qui affirmait dans son Cours de linguistique générale (1916): « Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que sans le secours des signes nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité ». Et il ajoutait: « Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue ». Vers la même époque, le philosophe du langage Ludwig Wittgenstein était parvenu à la même conclusion: « Les limites de mon langage signifient les limites de mon monde », écrit-il dans le Tractatus (1921). Un peu plus tard, dans Pensée et Langage (1933), le psychologue russe Lev S. Vygotski le dira à sa manière: « La pensée n'est pas seulement exprimée par les mots: elle vient à l'existence à travers les mots ».

Si le langage produit la pensée, cette théorie a de nombreuses conséquences. D'abord que la linguistique tient une place centrale dans la connaissance du psychisme humain et que décrypter les lois du langage revient à décrypter les lois de la pensée. Sans le mot « chat », on ne percevrait que des cas particuliers: des chats roux, blancs ou tigrés, sans jamais comprendre qu'ils appartiennent à une même catégorie générale. Le langage donne accès à cette abstraction, déverrouille la pensée.

Mais est-on vraiment sûr que, sans l'existence du mot « chat », notre pensée serait à ce point diffuse et inconsistante, que, privé du mot, l'on ne pourrait pas distinguer un chat d'un chien? Les recherches en psychologie cognitive, menée depuis les années 1980, allaient démontrer

que les nourrissons disposent, bien avant l'apparition du langage, d'une vision du monde plus ordonnée qu'on ne le croyait jusque-là.

Ces recherches ont donné du poids aux linguistiques cognitives, apparues dans les années 1970, qui ont introduit une véritable révolution copernicienne dans la façon d'envisager les relations entre langage et pensée. Les linguistiques cognitives soutiennent en effet que les éléments constitutifs du langage – la grammaire et le lexique – dépendent de schémas mentaux préexistants. Pour le dire vite: ce n'est pas le langage qui structure la pensée, c'est la pensée qui façonne le langage. L'idée du chat précède le mot, et même un aphasique, qui a perdu l'usage du langage, n'en reconnaît pas moins l'animal.

Les conséquences de cette approche allaient être fondamentales. Tout d'abord la linguistique perdait son rôle central pour comprendre le psychisme humain. Et la psychologie cognitive, qui se propose de comprendre les états mentaux, devait prendre sa place.

Ainsi, pour comprendre le sens du mot « chat », il faut d'abord comprendre le contenu de la pensée auquel le mot réfère. Pour la psychologue Eleanor Rosch (une référence essentielle pour les linguistiques cognitives), l'idée de « chat » se présente sous la forme d'une image mentale typique appelée « prototype », correspondant à un modèle mental courant: l'animal au poil soyeux, yeux ronds, moustache, qui miaule, etc. La représentation visuelle tient une place centrale dans ce modèle mental: ce sont d'ailleurs dans les livres d'images que les enfants découvrent aujourd'hui ce qu'est une vache, un cochon ou un dinosaure.

Georges Lakoff, élève dissident de Noam Chomsky et tenant de la sémantique cognitive, soutiendra que les mots prennent sens à partir des schémas mentaux sur lesquels ils sont greffés. Voilà d'ailleurs comment s'expliquent les métaphores. Si je dis d'un homme qu'il est un « gros matou », personne ne va le prendre pour un chat, chacun comprend que je fais appel à des caractéristiques sous-jacentes des gros chats domestiques: placides, indolents, doux. Ce sont ces traits sous-jacents qui forment la trame des mots et leur donnent sens.

Ronald W. Langacker<sup>1</sup> a appliqué les mêmes principes à la grammaire. Les structures de la grammaire ne reposent pas sur les lois internes au langage, mais dérivent de catégories mentales plus profondes, notamment des représentations spatiales. Ainsi, dans beaucoup de langues, l'expression du temps (futur, passé) est décrite en termes d'espace: on dit « après » -demain ou « avant » -hier, comme on dit que le temps est « long » ou « court ».

Ces approches psychologiques du langage ont donc renversé le rapport entre langage et pensée.

Une des conséquences majeures est que le langage n'est pas le seul « propre de l'homme »<sup>2</sup>; il n'est qu'un dérivé de la capacité à produire des représentations mentales, précisément des images mentales organisées en catégories. Au moment même où les linguistiques cognitives prenaient de l'importance, un autre courant de pensée, la pragmatique (à ne pas confondre

---

<sup>1</sup> Ronald W. Langacker, *Foundations of Cognitive Grammar*, 2 vol., Stanford University Press, 1987-1991.

<sup>2</sup> Voir Jean-François Dortier, *L'Homme, cet étrange animal*, 2e éd., Sciences Humaines, 2012.

avec le pragmatisme, un courant philosophique américain) allait proposer une autre version des relations entre langage et pensée.

Revenons à notre chat perdu. En utilisant le mot « chat », nul ne sait exactement quelle image l'auteur de l'histoire a vraiment en tête: quelle est pour lui sa couleur, sa taille ou sa position exacte? Le mot a la capacité de déclencher des représentations, mais il ne peut les contenir intégralement. C'est sa force et ses limites.

Selon l'approche de la pragmatique, le langage n'est ni le créateur de la pensée (comme le pensait Saussure) ni son reflet (comme le soutiennent les linguistiques cognitives): il est un médiateur qui déclenche des représentations. C'est un peu comme une étiquette sur une porte qui indique ce qui se trouve à l'intérieur (chambre 23, WC...) mais ne dit rien sur la couleur des murs, la forme du lit ou la position des toilettes.

Cela a d'importantes conséquences sur la façon d'envisager les relations entre langage et pensée. Le mot ne contient pas l'idée, il ne la reflète pas non plus, mais il l'induit. Quand on communique, on ne fait qu'induire une représentation. Le procédé est économique car il n'oblige pas à tout dire : le « toit » sur lequel est perché le chat renvoie implicitement au toit d'une maison et non à un toit de voiture, tout le monde le comprend sans qu'il soit besoin de le dire. Tous les mots comportent de l'implicite, qu'il s'agit de décoder.

En un sens, le langage, comme outil de communication, est réducteur par rapport à la pensée qu'il représente. Mais en même temps, les mots suggèrent toujours plus que la pensée qui les a fait naître, déclenchant chez ceux qui l'écoutent une infinité de représentations possibles.